

Victor Roucel : André Gide

1

ÉTUDES

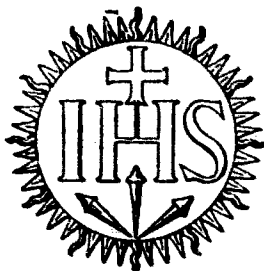
REVUE FONDÉE EN 1856

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ET PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

64^e ANNÉE. — TOME 193^e DE LA COLLECTION

OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1927



PARIS

5, PLACE DU PRÉSIDENT-MITHOUARD
(Anciennement : Place Saint-François-Xavier)

— 1927 —

ANDRÉ GIDE

— Sauverons-nous André Gide, ou nous sauverons-nous de lui?...

— Tandis qu'en prononçant ces mots, nous tournions et retournions autour de M. André Gide, silencieux, indécis, pleins d'appréhensions et de regrets, moins dociles à l'attrait de ses vertus qu'à celui de je ne sais quel obscur devoir, moins empressés, au fond, de l'aborder que de nous ménager les possibilités d'une fuite, un troisième larron survenant, M. Paul Souday, a comme par enchantement dissipé notre malaise. Son petit volume rouge vif¹ qu'il venait d'écrire pour répondre à nos doutes opérait ce miracle, si l'on peut employer, avec M. Paul Souday, ce mot maladroit. A la lumière de longues lectures condensées en ce peu d'espace, notre difficile sujet s'était éclairé. Dès lors, nous comprîmes André Gide, et nous le jugeâmes si bien que, à part quelques menus frais de remerciements à M. Souday, il ne nous restait plus guère de dépense d'esprit à faire.

Qu'il est donc fortuné entre tous et précieux pour l'humanité, le critique exempt de préjugés, orné des insignes de la tolérance et des vertueuses garanties que le libéralisme démocratique apporte à ses fidèles en récompense d'un zèle pieux! C'était là précisément ce qui nous manquait. Une masse de difficultés théologiques et cléricales nous retenaient, malgré un incontestable bon vouloir, de sauver André Gide, je veux dire de l'admettre parmi les honnêtes écrivains. En sa présence, le vieil esprit de Torquemada se levait dans notre âme (combien aisément!) pour nous souffler, avec les flammes des bûchers, les formules les plus strictement prohibitives. — Il faut avouer que la libre pensée arrange tout, et nous avons rougi de nous-mêmes en

1. Paul Souday. *André Gide*. « Les Documentaires ». Simon Kra, 6, rue Blanche, Paris.

voyant dans le petit livre en question André Gide accueilli en camarade, introduit parmi les élus. La bienveillance de l'accueil, il est vrai, s'y tempérait de remontrances, de sourcils froncés, de réticences où s'esquive un embarras, mais le ton restait paternel. Et il fallait voir avec prestesse M. Paul Souday se retourner ensuite vers les réactionnaires qui traitent un Gide de corrupteur. Ces gens-là veulent nous faire perdre en un coup nos libertés les plus chèrement acquises ! Figurez-vous qu'Henri Massis a vu le diable en personne dans les livres incriminés. Il ne l'emportera pas en paradis. La leçon est administrée de main de maître ; celui qui l'a sentie passer ne l'oubliera plus. Je ne la donnerai pas précisément pour un modèle de compréhension délicate ; le chœur des Muses se dérobe parfois aux poursuites du distingué critique du *Temps*. Mais enfin, puisqu'il est ici question de vérité et non de grâce, hésiterions-nous sur les pas du critique péremptoire, de l'homme à qui la partialité est « presque physiquement impossible », comme lui-même nous le fait aimablement savoir ?

Pour tout dire, il ne paraît pas que tant de courtoisie et de largeur de vues aient beaucoup impressionné André Gide dont le ton en diverses circonstances est redevenu aigre à l'égard de M. Paul Souday. C'est qu'un laissez-passer de moralité ne suffit pas. Il est dur, quand on est André Gide, de se voir étiqueter au-dessous d'« amateurs » tels que Benjamin Constant et Mérimée ; plus dur encore de s'entendre refuser en termes discrets la propriété de penser. C'est ce que M. Souday a osé faire envers lui, comme il le fait, d'ailleurs, envers un certain auteur d'une tragédie intitulée *Britannicus*. — (Ces libres penseurs sont admirables. Il leur arrive, tout comme à nous-mêmes, de tomber en de terribles sévérités. Seulement, étant sévères, ils sont impartiaux. Cela met entre eux et nous une petite différence, ne l'oublions pas.)

Et, malheureusement, une seconde lecture plus attentive du précieux opuscule, en nous expliquant mieux encore la mauvaise humeur d'André Gide, a ramené le trouble dans nos cœurs. Je veux, cher lecteur, vous faire juge de cet embarras. — André Gide, prononce M. P. Souday, n'a pas

écrit de mauvais livres. — Voilà qui est bien. — « Ses idées, ajoute-t-il, ne sont assurément pas corruptrices, mais un peu fuyantes... » — Enchanté ! mais alors, pourquoi qualifier de « dangereux et immoraux » des romans comme les *Faux-Monnayeurs* ? Ces termes épais tombés d'une plume si éveillée attristent. Passe pour l'abbé Bethléem, mais comment M. Souday peut-il parler des « concessions coupables » où est entraîné son auteur ? Coupables, autre terme impropre. Coupables ? Il juge, M. Souday, il condamne, il inquisitionne ; en un mot, il s'oublie. Il dit encore doucement à propos de pages spécialement infâmes : « On se doute bien de ce qu'en penseront les moralistes. » M. Souday n'est pas si sot qu'il ne sache ce que les moralistes penseront, mais il se garde de le dire ; de là à offenser la liberté de la pensée il n'y aurait qu'un pas. Nous regrettons infiniment ce silence auquel nous ne nous sentons pas tenus, et nous demanderons tout droit, car il faut en finir :

— Oui ou non, la perversité existe-t-elle ? L'auteur corrompu et corrupteur est-il une invention des prêtres ou existe-t-il sans eux ? Et s'il existe, quels droits de l'homme, quelle institution démocrate nous délivreront du devoir de le dénoncer aux honnêtes gens, d'en détourner ceux dont l'âme nous importe ? Et si, enfin, il se trouve que M. André Gide est cet homme-là, par quel artifice déplaisant userions-nous envers lui d'une coquetterie que nous refuserions à d'autres ?

Nous n'avons rien à perdre ; on sait bien que nous sommes des hommes de parti pour tenir, en dehors des bienfaits de la révolution, à diverses vérités certaines. Non seulement nous voulons la morale respectée, mais, en matière même d'art, nous ne pouvons récuser son ingérence. Que notre impartialité se hausse à celle de M. Paul Souday, qui est presque physique, donc, nous ne le prétendons pas. Lui n'appartient, on le sait, à aucun parti. Il peut donc, il doit répandre sur tous, je dirai même sur nous, les torrents de sa bienveillance. Notre infériorité toutefois se réparera d'un autre côté. Avec la faiblesse de ne pouvoir taire ce que les amis de la morale penseront, nous, les intolérants, nous avons la franchise.

I. — Ses Idées, son Esprit

« L'être authentique, le vieil homme, celui dont ne voulait pas l'Évangile. »

A. G.

Avec quelle vivacité je prenais parti contre, le lecteur vient de le voir. Qu'il veuille bien maintenant ne pas attendre de moi, au lieu du portrait que je voudrais lui tracer, un épouvantail. Ni rhétorique, ni même éloquence n'entrent dans mes intentions, mais mon sujet tel qu'il est me presse de toutes parts ; si je ne le maltraite pas, ce sera bien assez. J'aimerais, ne fût-ce que pour retarder mon embarras, présenter au premier plan un André Gide sympathique. Vous seriez bien étonnés si, après ce que vous avez pu deviner et ce qu'on chuchote, vous ouvriez le *Voyage au Congo* qui est son dernier volume paru. Livre intéressant, livre utile. On se trouve surpris autant que charmé d'y accompagner l'auteur dans ses campagnes généreuses. Patriote, chasseur maladroit, dénonciateur courageux de plusieurs excès (hélas ! trop véritables) commis là-bas contre la justice et l'humanité, André Gide nous soulage, lorsqu'on vient d'éprouver, en le lisant ailleurs, un vif appétit de ne pas le connaître plus avant. Bref, loin de réclamer le bûcher pour le *Voyage au Congo* et pour son voyageur, vous en êtes témoins, j'approuve de bonne grâce. Plût au ciel qu'André Gide ainsi connu fût le vrai et aussi le seul. Malheureusement, il en est d'autres.

Sachez encore que, en quelque livre que ce soit, vous n'aurez jamais affaire à l'un de ces vils exploiters des bas instincts, dont l'effronterie et le goût déplorable appellent d'emblée la défense des gens cultivés. Gide est précisément du nombre des gens cultivés. Sa corruption est de grand style. Dans ses romans, ses essais, ses traités, vous rencontrerez partout un homme du monde qui se surveille, qui, même en proie à de secrètes fureurs, sait encore très bien ce que l'on peut et ce que l'on ne peut pas dire ; un homme d'assez d'esprit pour vous retirer, tout en vous scandalisant, l'occasion de protester sans quelque sottise. A plus forte raison lorsque son bon esprit est revenu et que vous le

retrouvez assis, vêtu et tranquille, vous vous garderez bien de lui chercher jusqu'au Congo des querelles qu'il ne provoque pas.

Rappelez-vous, enfin, que le mal est volontiers chose subtile. On excusera ma comparaison un peu forte, mais songez que le pire des assassins est mauvais par la fine pointe de son couteau et par une fâcheuse pensée dirigeant cette pointe; pour le reste, qu'il soit bon père, bon fils, bon ouvrier, bon ami, qu'il regorge de pensées honnêtes, d'innombrables bontés feront cortège à sa dépravation. La complexité très spéciale dont André Gide a voulu se composer une personnalité demanderait un art de discrimination infiniment plus délicat que ne le suggère mon exemple. En partie pour se satisfaire, en partie par nécessité sociale dans un monde où les admirateurs ont besoin d'être entretenus et les indiscrets éconduits, André Gide a cédé à la mode d'aujourd'hui : il s'est profondément travaillé et camouflé jusqu'à faire de son esprit — du moins à ce qu'il semble — la chose la plus admirablement incohérente qui soit : bien et mal, vrai et faux, mélangés sans se confondre, s'utilisant mutuellement, émergeant à leur tour en temps opportun, de manière à mystifier les juges, à énerver les peintres.

Ce qui m'encourage malgré tout à retrouver quelques traits profonds de ce modèle déroutant, c'est de l'apercevoir sûrement déçu, plus déçu peut-être qu'il ne déçoit les autres. André Gide est avant tout à ses propres yeux moraliste et romancier, j'ignore lequel des deux le premier, si ce n'est que le romancier se cherche encore tandis que le moraliste a fait ses preuves, a trouvé son assiette. Il s'est lui-même expliqué et réexpliqué là-dessus mille fois. — Je ne sais quelle audace impétueuse me pousse à faire savoir à M. Gide que, sur ces deux points, nous voyons plusieurs vérités, qui le touchent de très près, plus clairement qu'il ne les voit. Nous avons reconnu et pourrons dire assez exactement quelle sorte de moraliste est ce nouveau maître préposé à une infortunée jeunesse. Quant à son talent de romancier, je ne le contesterai pas, mais je ne serai pas le premier non plus à y déceler certaines aberrations dont lui-même semble prendre difficilement conscience.

Tout compte fait, on peut estimer André Gide déchiffrable. Et tenez, vous ne vous tromperiez pas de beaucoup si vous le définissiez ainsi :

Un sensitif intelligent, naturellement généreux, mais trop impressionné, à la manière des faibles, par ses lectures; et que la pente du protestantisme, son libre choix aussi sans doute, et une curiosité téméraire entraînent hors des lois de la nature et de celle de Dieu.

Les pages qui suivent éclairciront ces formules. Pour en signaler immédiatement l'essentiel, l'originalité de Gide — à savoir ce pourquoi il est actuellement André Gide et non pas simplement un excellent artiste français — réside, à mon sens, dans le degré particulier d'audace où il a poussé le risque de sa perte. André Gide est « l'homme qui s'en va dehors ». (J'emprunte ce dernier mot, suivant son propre goût, au langage évangélique, mais en retenant le sens primitif, ce qui n'est pas « gidien » du tout.) — Cela donné, le reste suit. Que de multiples expériences ramassées au cours de sa périlleuse aventure et la joie de se sentir par elles mieux connu, aient éveillé en lui le plaisir, en les exprimant, de se créer un personnage brillant de nouveauté, cela est assez naturel à qui est écrivain de race. Que le succès étant accouru, ayant grossi autour de ces révélations, notre auteur ait cédé encore au plaisir de le capter et de le consacrer sous une forme doctrinale, cela est encore naturel à qui possède l'intelligence des opportunités. Cette vie troublée par les hasards, cette âme diverse, hardie dans la résolution, timide dans l'exécution, ces bizarres usages d'une liberté dérobée, desquels à chaque fois un personnage original semblait naître, ce résidu religieux de tous les scrupules évaporés, cette inversion du raisonnable et de la mystique même dont la science et les vertus ne servent plus qu'à relever le goût d'une âme soumise aux démons du plaisir, tout ce, en un mot, dont ce révolté se compose, saisi par les idées et comme légitimé par leur force faisait figure de doctrine. André Gide passé maître dans son art commença donc à séduire. Les livres de sa vie, où la considération s'échauffe parfois jusqu'au zèle, ne seraient-ils pas, par hasard, l'évangile nouveau, celui de l'homme purement homme? On le

disait. C'est ainsi que beaucoup de simples, surtout de ceux qui ne pensent pas l'être, étaient dévoyés.

Cet état de choses peut ne pas toucher M. Souday. Mais d'autres également lettrés songent que devant le danger une attitude s'impose. Ce sont ceux pour lesquels la morale n'existe pas sans la recherche astreignante du bien. Ceux-là se souviennent de la parole sainte : *Vae vobis qui dicitis malum bonum, et bonum malum*¹, et ils n'appellent pas moraliste celui qui bouleverse à ce point, dans un caprice, la finalité de la vie.

Disons plutôt qu'André Gide manie une matière morale, mais que, par la perverse curiosité qu'il y met et les usages qu'il en tire, il la démoralise. Si c'est cela que vous appelez un moraliste, on est d'accord. Et disons également que la pensée de Gide est foncièrement religieuse; mais qu'il s'est fait, par sa profanation constante de ce trésor, le plus irréligieux des hommes.



Qu'il soit un écrivain, ce n'est pas niable. Depuis 1891, une quarantaine de volumes de lui se sont succédé, peu denses la plupart, mais que l'on sent surveillés de près et d'une écriture très parfaite². Si vous voulez, nous commencerons par ouvrir les livres d'idées, *Prétextes*, *Nouveaux Prétextes*, *Incidences*, où sont recueillis des articles déjà publiés, quelques essais, des préfaces. Je ne suis pas de ceux qui mettent ce genre au-dessus de tout; je ne suis pas même sûr que la supériorité littéraire d'André Gide éclate principalement là, je pense pouvoir lui faire un peu plus d'honneur. Mais enfin, pour qui s'intéresse davantage aux morceaux et aux aspects qu'à l'ensemble, il y a dans ces livres une mine d'idées et de jugements intéressants. André Gide s'y présente avec ce don inappréciable de sympathie qui

1. « Malheur à vous qui appelez mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal. » (Isaïe, 5, 20.)

2. Aussi ne m'amuserai-je pas à relever de çà et de là des négligences; je pourrais, comme cela est arrivé à d'autres, y être pris. Pourtant, je n'aime pas beaucoup cet emploi intensif de « si » dans la conversation, pour dire « oui ». N'est-ce pas parler plus italien que français?

nous laisse oublier devant les objets notre forme propre et nous plie jusqu'à eux pour en épouser le contour et le mouvement. Ce d... de l'artiste pur, André Gide sait en bénéficier encore le... s'il prend contact avec autrui. On s'étonne qu'il trahisse dans ses jugements littéraires si peu de passion¹, si peu de préjugés. S'il s'entend à merveille à railler le zèle d'un anticlérical, il est, en littérature, bon camarade; et dans ses éreintements — par exemple d'un Saint-Georges de Bouhélier — je devine plutôt une colère de ce que trop de mauvais goût, de vulgarité ou de sottise ont mis entre lui et l'autre un éloignement mortel. Personne, même Tharaud, n'a mieux parlé de Péguy et justifié avec plus d'à-propos son art de bâtir. Pourtant, quoi de plus différent d'un André Gide qu'un Péguy! Des écrivains fréquentés par lui autrefois, Paul Claudel, Henri Ghéon, Francis Jammes, reçoivent de sa part une admiration que l'abîme spirituel creusé dans l'intervalle n'arrête pas. La pénétration de son goût les retient tout proches. O prodige! le « drame commun à chaque homme » tel que le conçoit Jammes, et « dont les seuls événements entre la naissance et la mort seraient un amour légitime et la procréation de quelques enfants », un Gide pourra-t-il, à un degré quelconque, en accepter le programme? Il le fait pourtant. (*Nouveaux Prétextes. Francis Jammes.*) Comment cela? par quelle distraction, par quel cynisme? Non, André Gide est intelligent, voilà tout.

Et avec les auteurs qui ne suscitent pas en lui grande attirance, mais seulement curiosité, amusement et souci de ne pas déplaire, il a, pour les aborder, les tâter, leur répondre, des délicatesses de chat. La comparaison me réjouit et soudainement m'apparaît plus vraie que je ne l'avais crue. Si vous êtes de ceux qu'intriguent ces âmes étranges hôtes de nos foyers, les chats, vous l'approuverez. Être regardé fixement de ces yeux signés d'une barre, être caressé plus qu'on ne le méritait, scandalisé ensuite par les preuves d'un absolu détachement, n'est-ce pas un peu ce que l'on éprouve au passage de l'écrivain délicat, complaisant, exigeant, et

1. Je dois avouer cependant ne pas m'expliquer entièrement la répulsion de Gide et de plusieurs de ses pareils à l'égard d'Anatole France. Cette obscurité tient du mystère.

qui, en dépit de condescendances pour l'ordre de nos foyers et de nos raisons, ne sera jamais qu'un solitaire. Je regrette que nos mœurs difficiles s'opposent à l'exploitation de ce sujet. On ferait un livre.

Mais, tout en accompagnant de mes approbations le critique, je ne réussis pas à dépouiller toute inquiétude. Le cas est intéressant. Comment expliquerez-vous cela, que l'on puisse se trouver intellectuellement si mal à l'aise lorsqu'on se dit en lisant un livre que, trois fois sur quatre, on ne trouverait pas mieux ? Peut-on mieux s'exprimer que Gide sur le classicisme ? Le sujet lui est cher :

La perfection classique implique, non point certes une suppression de l'individu (peu s'en faut que je ne dise : au contraire), mais la soumission de l'individu, sa subordination, et celle du mot dans la phrase, de la phrase dans la page, de la page dans l'œuvre. C'est la mise en évidence d'une hiérarchie.

... L'œuvre est d'autant plus belle que la chose soumise était plus révoltée. Si la matière est soumise par avance, l'œuvre est froide et sans intérêt. Le véritable classicisme ne comporte rien de restrictif ni de suppressif ; il n'est point tant conservateur que créateur ; il se détourne de l'archaïsme et se refuse à croire que tout a été dit.

(Incidences.)

Eh bien ! bravo. (Qui nous débarrassera de ces pédagogues, qui, sous prétexte d'imiter Racine, ont failli faire de nous des Saint-Lambert !) Ailleurs, le secret du classicisme, nous dit Gide, est la « modestie » :

Le classicisme est l'art d'exprimer le plus en disant le moins. C'est un art de pudeur et de modestie... Dans Racine, dans Pascal, dans Baudelaire, l'on sent que la parole, en nous révélant l'émotion, ne la contient pas toute, et que, une fois le mot prononcé, l'émotion qui le précédait, continue. Chez Ronsard, Corneille, Hugo, pour ne citer que de grands noms, il semble que l'émotion aboutisse au mot et s'y tienne ; elle est verbale et le verbe l'épuise...

(Incidences.)

Les formules de ce genre, qui, au surplus, définissent l'auteur des *Lettres à Angèle*, me plaisent beaucoup. Je me rallierais absolument au classicisme d'André Gide si seulement je me familiarisais à l'esprit qui en habite la forme, aux données morales qui constituent le fond de cet art.

J'accepte de même de suivre Gide *quelque temps* dans sa thèse du « déracinement », contre Maurice Barrès et Charles Maurras. De curieuses analogies tirées de l'horticulture l'aident à soutenir que l'attachement au sol natal n'est pas condition suffisante de succès pour les esprits et les talents. Les individus comme les arbres gagnent au « repiquage », lequel est, si on ne torture pas les mots, un véritable déracinement. Cette théorie suggestive ne serait pas pour me faire peur. La hardiesse pourrait bien ici être celle d'une forte raison, encore qu'il faille se méfier des analogies entre des ordres vitaux si différents l'un de l'autre. Si l'arbre bénéficie à coup sûr d'une opération aussi stimulante, il ne s'ensuit pas que l'individu humain ait nécessairement profit à perdre pied. Il peut s'y ressaisir avec bonheur ; il risque aussi de compromettre la vertu déjà suffisante et souveraine d'une vérité qu'il possédait. Mais c'est à cette extrémité que je m'aperçois que Gide malignement me poussait, et je me raidis. Je redeviens traditionaliste. Ailleurs, on le voit s'attarder en des complaisances pour la doctrine, venue de l'Évangile cette fois, du grain de froment qui doit se corrompre avant de fructifier. Et il est très vrai que même à se tenir dans le domaine de l'art, toute création vivante sort de la préparation obscure et douloureuse où un esprit semblait s'anéantir. Mais encore ici, je m'arrête, à cause de l'horrible malentendu dans lequel André Gide, d'un moment à l'autre, précipitera son lecteur.

Et il en est ainsi à toutes les pages ! Encore un bel exemple. Nous prenons plaisir au paradoxe tiré d'une théorie de l'économiste américain Charles Carey. Carey a soutenu une loi d'après laquelle l'exploitation industrielle, qu'il s'agisse de terrains à cultiver ou de forces naturelles à domestiquer, va, contrairement à ce que l'on croirait, de la matière la plus pauvre à la matière la plus riche, dans l'ordre du temps. Que l'on en vienne avec Gide à la matière humaine, aux passions et aux forces de l'esprit, la loi de Carey trouve encore son application, et ainsi il serait vrai de dire, une fois de plus, que « tout n'est pas dit depuis sept mille ans ». Je le veux bien et même j'en suis convaincu, et cela est rassurant pour l'avenir de la littérature. Mais si, non satisfait d'une

affirmation superficielle, on s'avise de s'entendre entre soi sur ce qui constitue la *richesse de l'individu*, eh bien ! non, on ne s'entendait pas.

D'une façon générale, les idées de Gide nous attirent d'abord et nous inquiètent ensuite par leur tendance illimitée à l'*élargissement*. Si les multiples aperçus présentés au cours de ces petites dissertations esthétiques et littéraires s'accordent avec nos goûts, c'est à condition que nous fermions les yeux sur leurs à-côtés ou leurs sous-entendus. Le point de convergence de toutes ces lignes n'est pas le nôtre, tant s'en faut, bien qu'un point de coïncidence ait sollicité notre approbation. Avec cela, rien d'étonnant que d'autres exposés, d'autres prétentions rencontrés dans le même Gide choquent le lecteur simple et honnête qui ne s'y reconnaît plus. On se récrie, et volontiers on accusera Gide d'illogisme là où il ne pense plus comme nous. Mais, en vérité, je crains qu'il n'ait jamais pensé comme nous. Henri Massis qui — n'en déplaise à M. Souday — a jeté dans son personnage une sonde heureuse, n'a peut-être pas utilisé sa trouvaille jusqu'au bout. A l'entendre, on croirait à une duplicité d'esprit d'André Gide là où il y avait incompatibilité d'esprit entre deux individus.

*
* *

Nous ne chercherons pas dans les casiers littéraires une explication de cette mésentente ; elle est ailleurs, plus haut, dans le régime spécial de l'intelligence et dans les attitudes, particulières à l'individu, de sa volonté.

Nous définissons Gide : « Un sensitif intelligent. » Ces mots s'éclaireront par ce que nous venons de dire. Une riche sensibilité reconnue comme maîtresse par la conscience, et en même temps spiritualisée par elle, me paraît précisément capable de ce que Gide produit, des positions qu'il adopte, des goûts qui sont les siens. Cette sensibilité mimera, jusqu'à nous y tromper, l'intelligence pure, avec ceci de particulier toutefois que son incapacité de principes absolus lui vaudra l'avantage, si c'en est un, de la souplesse. La sensibilité admet tout, le froid comme le chaud, tandis que l'intelligence réfuse. C'est pourquoi un croyant reçoit de son

dogme une apparence de raideur, tandis que la pure esthétique de la sensation confère aux esprits qu'elle a engendrés et qu'elle nourrit des facilités prodigieuses. André Gide n'est pas en cela, sachons-le bien, un tempérament d'exception. Il est légion, et l'on ne peut s'empêcher de le réunir à Paul Valéry qui lui ressemble comme un frère. De ce dernier, j'ai tracé ailleurs un léger crayon¹. André Gide dépasserait encore en étendue intellectuelle son ami grâce à la nonchalance qui lui est propre (car, qui ménage sa monture voyage loin). Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre sont bien représentatifs de notre époque, dont ils mesurent la valeur. Ils obligent à dire que depuis Bossuet et Pascal l'intelligence a progressé. Devenue sensuelle et curieuse, son appétit lui permet de tout digérer. De plus, désencombrée d'anciens scrupules, elle s'enrichit par la compénétration mutuelle de toutes choses : l'instrument qui met en branle de pareils ensembles me fait l'effet de ces orgues modernes, vrais mondes sonores mis à la portée de la main. L'intelligence moderne s'est organisée de la sorte et promet de beaux concerts. Si nous ne les entendons pas encore, c'est simplement l'organiste qui fait défaut.

Et si l'on demande pourquoi et de quelle façon cette intelligente sensibilité est ainsi descendue à d'infinies complaisances, la raison cherchée appartient à la morale. Gide, qui est de cet avis, va s'en expliquer à sa manière. Pour lui, la souplesse intellectuelle dont il se fait gloire est une récompense de son « abnégation » :

Mon opinion, je n'en ai cure, je ne suis plus quelqu'un, mais plusieurs, — d'où ce reproche que l'on me fait d'inquiétude, d'instabilité, de versatilité, d'inconstance. Pousser l'abnégation jusqu'à l'oubli de soi total.

(Je disais à Claudel, certain soir que son amitié s'inquiétait du salut de mon âme :

— Je me suis complètement désintéressé de mon âme et de son salut.

— Mais Dieu, répondait-il, lui, ne se désintéresse pas de vous.)

De même, dans la vie, c'est la pensée, l'émotion d'autrui qui

1. *Le Roseau d'Or*, n° 14, 3^e volume des *Chroniques*. *Observations autour de Paul Valéry*.

m'habite; mon cœur ne bat que par sympathie. C'est ce qui me rend toute discussion si difficile. J'abandonne aussitôt *mon* point de vue. Je me quitte et ainsi soit-il.

Ceci est la clé de mon caractère et de mon œuvre. Le critique fera de mauvaise besogne qui ne l'aura pas compris.

(*Journal des Faux-Monnayeurs.*)

— N'êtes-vous pas contents? Pour moi, j'applaudis. Les lecteurs qui me font depuis bien des années l'honneur de me suivre savent si aucun problème est plus cher à ma critique que celui des rapports entre le beau littéraire et l'ascèse chrétienne, et de savoir ce qui arriverait (à coup sûr quelque chose de peu ordinaire) le jour où Apollon se laisserait baptiser. J'ai fait observer bien des fois le génie artistique retraçant des images de lui-même qui sont aussi celles de la vertu, supposant même radicalement un certain exercice moral. Ainsi, la sympathie par laquelle un homme en comprend un autre dérive de ce même penchant altruiste qui sollicite au dévouement. Un certain oubli de soi nécessaire à l'intelligence des choses l'est encore à la création d'art, et ce qu'on appelle sens dramatique, par exemple, est avant tout le don de s'aliéner. Ces vérités s'appliquent parfaitement à André Gide, avec une valeur et à un degré sur lesquels je suis obligé de dire qu'il se fait plusieurs grandes illusions. Qu'on me pardonne d'insister. Je les énumère :

La première de ces illusions est celle du littéraire. Serait-il vrai que l'absolue indifférence soit l'apanage du critique le plus intelligent? Je ne le pense pas. Les élargissements indéfinis d'André Gide, ce goût de tout, révèlent évidemment un tempérament d'artiste; je n'y ai pas senti ce courant de joie intellectuelle qui entraîne les phrases lorsque les opinions et les manières d'autrui se heurtent aux réactions du penseur. Trop de mouvements en tous sens se neutralisent, trop de tons différents aboutissent au gris. Et, ma foi, ajouterai-je qu'en lisant ces volumes si remplis, je me suis légèrement ennuyé. Cet aveu, je ne le fais qu'en tremblant, même protégé par M. Henri Béraud. Il est de mon opinion, mais M. Paul Souday nous surveille. Tant pis, le fait est là. J'ai voulu contrôler une expérience encore trop étroite; j'ai prêté ces volumes. Ils me sont revenus assez vite,

peu fatigués, et je me suis demandé dès lors si l'éblouissement des vitrines de la *Nouvelle Revue française* n'était pas l'antécédent obligé de celui des *Prétextes*. Que voulez-vous ! Nous réclamons le droit de préférer à beaucoup de petites compréhensions, fussent-elles délicieuses, les outrances, même mêlées de quelques erreurs, de la passion pour la vérité. Devant une sympathie indistincte, on ne peut que regretter l'absence de l'amour infailible envolé, les yeux clos, vers son terme lumineux.

La seconde illusion est d'ordre personnel. André Gide, dans le passage cité plus haut, rapproche, presque au point de les confondre, son talent d'écrivain de la vertu morale qu'il s'attribue. Son caractère et son œuvre n'ont qu'une clé, qui est l'absolu désintéressement. Vraiment, André Gide se vante. Nous ne faisons que glisser ; mais nous serons obligés d'y revenir.

La troisième illusion est d'ordre religieux, incroyable et impie : c'est d'identifier à l'indifférence religieuse l'abnégation que l'Évangile prescrit aux enfants de Dieu : au déni du souverain Bien celui des biens périssables. « Je me suis complètement désintéressé de mon âme et de mon salut. » En vérité, avec cette équivoque, André Gide se moque-t-il de nous ?

Eh bien ! je ne suis pas sûr du tout qu'il se moque, tant cette confusion lui est habituelle, sous mille formes qui rendent inextricable son erreur. Dans l'étude qu'il a consacrée à *Dostoïevski*, la formule : « Celui qui aime sa vie la perdra », « centre mystérieux de la pensée et de la morale chrétienne », est interprétée dans les termes suivants : « exaltation de la sensation » et « inhibition de la pensée » ; et un passage du romancier russe est donné en exemple de cet état merveilleux de perfection : c'est, dans *les Possédés*, Kiriloff parfaitement heureux parce qu'il a vu une feuille d'arbre : « La feuille est belle. Tout est bien. — Quand donc avez-vous eu connaissance de votre bonheur ? — Mardi dernier, ou plutôt mercredi, dans la nuit du mardi au mercredi. » Nous trouverons dans *les Nourritures terrestres* d'André Gide (un livre sincère !), le thème fondamental de Kiriloff développé jusqu'à l'épuisement : retour à la sensation intense, abdica-

tion de toute pensée logique, perfection morale et félicité sont là.

Croyez-le bien, ce n'est pas que Gide ait succombé à une distraction, ou qu'un illogisme passager l'entraîne, ou qu'il manque de sincérité. Bien loin de là ! Si vous prêtez l'oreille, vous reconnaîtrez dans ces formules insensées un effort de sincérité profonde. Un mal mystérieux essaie de s'exprimer. C'est l'être tout entier qui, pris au piège, se confesse aux passants de la route et les invite à se pencher sur sa misère. Et pourquoi ? Est-ce pour implorer d'eux sa délivrance, ou pour les retenir captifs comme lui ?

*
* *

Pénétrer l'âme de Gide, si peu que nous y réussissions, sera maintenant entrer dans un drame intérieur auquel je n'ai rien à ajouter pour le rendre pathétique. Les acteurs en sont multiples. André Gide, que j'ai appelé solitaire lorsque nous le regardions du dehors, intérieurement est habité. Il y a foule. Ce « sensitif intelligent » est si perméable aux ambiances ! Il s'est tellement retiré devant les envahisseurs ! On se demande même ce qui vous resterait de substance entre les doigts si vous retiriez de lui Nietzsche, Rousseau, Dostoïevski, pour s'en tenir aux figures de premier plan ; quelle pincée de cendre ! Une matière impalpable, amorphe, où l'analyse ne décélérerait que d'infinis abandons. Pour qui fréquente ce maître de morale, autrui le dévore, et on l'appellerait, au sens large, un possédé. Nourri des classiques par exemple, il en a pris la forme ; mais que le colosse Dostoïevski survienne, aussitôt le rêve intérieur se transformera, et de gré ou de force la conception classique sera *élargie* jusqu'à ce que place soit faite au nouveau venu. C'est ainsi que l'auteur de la *Symphonie pastorale* évolue vers les *Faux-Monnayeurs*. Que Nietzsche survienne ; Nietzsche ne sera pas pour lui ce qu'il est pour nous, un homme marquant que l'on s'efforce d'évaluer, de contrôler, tout en gardant ses distances ; il sera la nouvelle forme impérieuse ; l'expression, sinon la pensée ; la pensée, sinon l'âme, qui, comme une seconde nature, s'impose à Gide désormais.

Néanmoins, ce n'est pas en un jour que l'anarchie de Nietzsche, son ambition hasardeuse, ses joies énormes, sa passion du danger, sont tombées dans la propriété du classique français. Une longue préparation avait rendu l'acquisition possible. J'ai signalé comme agent de ce travail l'esprit du protestantisme et très spécialement celui de Rousseau.

Gide, je le sais, s'est défendu de subir de son origine protestante aucune altération fâcheuse. Le contraire semble bien être la vérité. On ne peut nier que le sens de la hiérarchie et de l'autorité, l'habitude prise dès l'enfance d'écouter avant de croire plutôt que de lire pour juger, ces tournures propres à l'âme catholique n'eussent enlevé à l'impatience de Gide quelques facilités d'élargissement. Protestant, qui l'empêchait d'aller aux extrémités de son propre sens? N'est-il pas historiquement démontré que le libre examen penche vers le rationalisme? Sa curiosité, sa logique, y ont dévalé jusqu'au fond. Ce qui ne l'empêche pas de conserver, comme des fleurs séchées dans un livre, les aridités de la lettre et l'obsession de grandes idées évangéliques aperçues d'où il est, c'est-à-dire à l'envers! Gide, comme Rousseau, est fils légitime de la Réforme. Il lui fait honneur.

Et Gide est pénétré par Rousseau! Combien. — Fermons les yeux et faisons un rêve : Rousseau, inventeur du Romantisme et grand promoteur de la Révolution, Rousseau n'est pas mort. Je crois qu'il a découvert une eau de Jouvence, qu'il confectionne avec ses simples, ce qui prouverait, entre parenthèses, qu'il n'est pas aussi fou qu'on le dit. Tous les jours donc il vient s'asseoir sur son cénotaphe à Ermenonville. Mais là, et plus tard au Panthéon, tandis qu'il pense, comme toujours, il s'aperçoit que sa pensée est chagrine parce qu'elle est double, et que les deux morceaux ne se raccordent pas. « D'une part, se dit-il, la nature est vertueuse, mon exemple l'a prouvé. Comment, d'autre part, tant de hontes, que je ne fais pas difficulté d'avouer, naissent-elles d'une vie si pure? Eh quoi! ne serais-je vertueux que par ma sincérité? »

C'est alors qu'il lut en anglais, en allemand, divers

ouvrages qui le surprirent, mais qui bientôt réconfortèrent son amour effréné de la vertu. « Pourquoi, se dit-il enfin en fermant un de ces livres (c'était : *Ainsi parlait Zarathoustra*), pourquoi ces troubles de conscience dont ma digestion est troublée, si ce n'est par un reste de préjugé social ? Ce qui me paraissait mauvais ne saurait l'être, issu naïvement et sans les complications d'une logique surannée, des sources mêmes de mon être profond. Le courage seul me manquait pour attribuer son honneur à ce que je nommais mes faiblesses. Courage donc ! » Et c'est ainsi que Rousseau, ce jour-là, se trouva être en progrès sur lui-même, élevé de six palmes au-dessus de ses semblables, sans renoncer à rien de ce qu'il avait professé.

Il reprend alors sa plume rouillée, ayant compris le besoin de remettre au point ses ouvrages. Ses *Confessions* d'abord, cela convient ; et il corrige dans les termes suivants un célèbre début : « Je sais du reste le tort que je me fais en racontant ceci... je pressens le parti qu'on en peut tirer contre moi. Mais mon récit n'a raison d'être que véridique. » Et il s'étale, Dieu sait en quelles postures ; et il est heureux, heureux d'un mépris secret, non plus de lui-même comme autrefois, mais de ceux qui se scandaliseront. Et il intitule ces confessions : *Si le grain ne meurt*, parce qu'un peu de pourriture plaît, mêlée à de l'Évangile.

La *Nouvelle Héloïse* ? Ce roman se révèle à lui comme un livre peu courageux. Est-ce donc la peine de tant prôner les droits de la passion contre les institutions, lorsque cette passion s'avère d'elle-même comme suffisamment légitime, l'amour ! Non, il y a mieux à faire. Cherchons dans la nature ou sur ses limites, des cas plus périlleux que nous rendrons désirables. Inventons le crime rare, injustifiable devant les lois, *justifié par ce seul motif que l'individu l'a voulu*¹. Là sera le triomphe de ma morale progressive. Et Rousseau, remettant au pilon une *Héloïse* évidemment un peu surannée, édite des romans nouveaux signés du pseudonyme qu'il

1. Il plaît à M. Paul Souday de voir dans les aboutissements criminels où se complaisent les inventions d'André Gide *une satire des idées qui y conduisent*. André Gide se détruirait ainsi lui-même spécieusement. Par un hommage détourné rendu à la vertu, il rétablirait ainsi, sans en avoir l'air, son équilibre compromis. C'est bien

vient de se choisir, André Gide : *l'Immoraliste*, *les Faux-Monnayeurs*. Ce n'est pas tout. L'ambition de Rousseau a toujours été d'instruire ; et comme depuis *l'Émile* il s'intéresse à la jeunesse de plus en plus, c'est pour elle surtout qu'il va inonder le monde lettré de publications, essais, paraboles, fantaisies, « soties », dont la substance doctrinale laissera bien loin par son amplitude et son unité celle des premiers *Discours* et du *Contrat social*. Je dis qu'il inonde, parce que ces livres se vendent tout comme les premiers. Succès qui n'annonce plus, sans doute, la fin d'un régime, mais peut être bien celle d'un peuple.

Car cette doctrine, en style laïque, revient simplement à ceci¹ : rejeter l'antique morale, lente concrétion de coutume et de préjugés ; rechercher *sa morale* dans la loi purement individuelle de l'être neuf, de l'être « authentique », c'est-à-dire purement instinctif. Rousseau n'avait jamais été aussi antisocial.

Et en style religieux (car ce protestant affecte de préférence une ferveur biblique) : « Renoncez-vous vous-même, c'est-à-dire votre raison et ses lois ; quittez tout... » Mais je suis bien bon de m'appliquer à une traduction qu'on prendra pour une lubie de mon esprit faible. Pourquoi ne pas citer une page d'autobiographie commentée par son auteur :

J'étais pareil au fils prodigue, qui va dissipant de grands biens...

...Les paroles du Christ se dressaient lumineusement devant moi, semblables à la colonne de feu, guide du peuple élu dans la nuit, et, dans ces ténèbres épaisses où je décidais de m'aventurer, je me répétais sans cesse : « Vends tout ton bien et le donne aux pauvres. » Mon cœur était gonflé d'appréhension et de joie, ou plus exactement :

subtil. L'interprétation, à ce que je crois, fait honneur à la naturelle bonté de M. Souday plus qu'à son sens critique. A moins de l'interpréter à son tour comme une satire plus subtile encore de M. Paul Souday, qui ainsi rengagerait spécieusement André Gide dans les sentiers de la vertu. Après tout, pourquoi pas ? Pourquoi l'ironie de M. Souday, par sa légèreté, ne devancerait-elle pas notre clairvoyance ?

1. Il faut dire que la « morale » de Gide, tout comme celle de Nietzsche, n'est pas pour le peuple, qui gardera l'ancienne, de même que Voltaire laissait au peuple la religion ; elle est pour l'individu exceptionnel, de même que, chez Voltaire, l'athéisme convient aux philosophes. — J'objecte : *Tout individu lisant Gide peut se dire exceptionnel*. La « morale » de Gide est donc pour tous ses lecteurs. Le danger n'a pas de limites.

de l'appréhension de la joie. Car il ne s'agit point, pensais-je, d'interpréter les divines paroles, pour atteindre au parfait bonheur; il s'agit de les accepter sans réticences, de les comprendre « en esprit et en vérité »; puis enfin, puis surtout, de les mettre en pratique, car, est-il dit dans l'Évangile... (etc.).

Je commençai donc de chercher quelles étaient, parmi les pensées, les opinions, les façons de mon âme et de mon esprit, qui m'étaient les plus familières, *celles que je tenais le plus certainement de mes pères...*

... Et sans doute, poussant à l'extrême, à l'absurde, ce dépouillement, fussé-je parvenu à l'appauvrissement total — car, « qu'as-tu que tu n'aies reçu? » — Mais aussi bien était-ce le total appauvrissement que je convoitais comme le bien le plus véritable... *Je répudiai toute opinion personnelle, toute habitude, toute pudeur, ma vertu même*, comme on rejette une tunique afin d'offrir un corps sans ombres au contact de l'onde... *Forte de ces abnégations*, je ne sentis bientôt plus mon âme que comme une volonté aimante (oui, c'est ainsi que je me la définissais), palpitante, ouverte à tout venant, pareille à tout, impersonnelle, *une naïve incohésion d'appétits, de gourmandises, de désirs*. Et si peut-être j'eusse été m'effrayer du désordre où m'entraînait leur anarchie, ne savais-je point aussitôt me rassurer en me remémorant ces mots du Christ : « De quoi vous inquiétez-vous? » Je *m'abandonnai donc à ce désordre provisoire*, confiant en un ordre plus sincère et naturel, qui s'organiserait *de soi-même*, pensai-je, et du reste estimant que le *désordre même était moins dangereux pour mon âme qu'un ordre arbitraire et nécessairement factice*, puisque je ne l'avais pas inventé. Rayon divin! m'écriai-je, ce qui s'oppose à toi, n'est-ce point surtout cette fausse sagesse des hommes, faite de peur, d'inconfiance et de présomption? Je te résigne tout. *Je m'abandonne*. Chasse de moi toute ombre. Inspire-moi¹.

On touchera du doigt, je pense, l'authenticité de ce couplet. Allons, Rousseau, malgré le temps, n'a pas trop changé son style, mais ses idées se sont splendidement unifiées. (Celles-là sans doute que M. Souday, souvent heureux,

1. *Morceaux choisis*. Le passage cité est écrit au nom d'un certain protestant T. Ce démarquage ne l'empêche pas d'être un des mieux jaillis, des plus « gidiens » de tout Gide. Les textes parallèles ne manqueraient pas. J'ai souligné au petit bonheur, à l'usage de ceux qui demandent à être aidés, quelques-unes des expressions les plus instructives. Et je sais très bien qu'avec cela il arrive à Gide de se prononcer sur la morale tout comme nous le ferions vous et moi. On ne peut pas toujours inventer! Mais, tout de même que l'improvisateur, lorsque ayant besoin de souffler il retourne à sa ritournelle, Gide, lorsqu'il parle vertu, il en conviendra lui-même, n'est pas spécialement intéressant.

qualifie d' « assurément non corruptrices, mais un peu fuyantes ».)

Mais nous sommes sortis du rêve et tout cela n'est que trop vrai. Je me demande s'il est quelque nécessité de commenter cette parodie de l'Évangile, tant elle parle de soi. On saisit le mouvement d'âme qui l'engendre : Rousseau repoussé de ses semblables par des difficultés d'ordre intime, s'est autrefois réfugié au sein de la Nature reconnue mère et maîtresse. Son fidèle continuateur rejette loin de lui, à son tour, non plus précisément la société humaine, mais *tout ce qui porte comme elle la marque de l'universel*, la tradition, la raison, la loi, et, il faut bien l'ajouter, *la nature même en tant qu'elle est ordonnée et constante*; cette nature qui, après tout, dans une certaine mesure et bien qu'avec de trop visibles incompétences, tenait lieu à Rousseau de raison et de loi. A force d'aller loin dans la nature, on en sort. C'est ce que fait le deuxième Rousseau, courant cette fois au pur suicide de sa personnalité morale. Il éparpille son âme aux vents du ciel et en termes propres *s'abandonne*, mais à qui? mais à quoi? C'est ce que l'on se demande avec effroi.

Le chrétien, lui, se comporte exactement suivant les paroles évangéliques que l'on vient d'entendre prises en un sens sacrilège. Il obéit à Jésus pour Jésus. — « *Venite post me*¹. » Il se quitte et suit Jésus. — « *Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam*². » Celui qui perd son âme, je la lui rendrai, a dit le Maître, *si c'est à moi qu'il s'est abandonné*. Or, tandis qu'à ce divin appel l'homme blessé dans sa nature accourt, laissant tout au monde, revivre entre les bras de l'Homme nouveau, son régénérateur, que voyons-nous? Un malheureux, le dos tourné à son salut, refaire les mêmes gestes, mais à vide; s'élancer hors de soi, mais dans son propre néant. Il se perd, mais c'est là, lui semble-t-il, *l'usage le plus individuel qu'il puisse faire de sa liberté*. (En un sens il a raison, car, tandis que pour les élus de la vie le gain de chacun sera le gain de tous, l'individu qui se perd « dehors », dans la solitude qu'il se fait, ne jouira que de sa perte.)

1. Saint Matthieu, IV, 19.

2. Saint Matthieu, X, 39.



Ce que l'exaspération gidienne prétend rejoindre et embrasser, cet homme *purement lui*, défini comme « l'être authentique, le vieil homme, celui dont ne voulait plus l'évangile » (*l'Immoraliste*), tel est donc l'idéal de cet évangile de la nature dont Rousseau traça le brouillon, et que nous lisons maintenant rédigé en termes presque définitifs. Dans ce texte, Nietzsche, nous l'avons dit, est intervenu : il y a mis son cachet, lequel ne manque pas de grandeur. Une manière forte d'abdiquer l'ordre universel peut se faire jour dans la fierté avec laquelle sont assaillis les risques de la révolte. La manière commune convient aux sensuels, et c'est celle de l'abandon. Malgré tout ce qu'il a reçu de Nietzsche, dont la grandeur, la férocité donnent à ses propres exposés leur allure, j'avouerai que j'ai classé Gide parmi les faibles de mon herbier. Au fond, Gide n'est qu'un Rousseau devenu plus clairvoyant et plus habile. On dirait que depuis qu'il a décidé de son sort, son choix l'attache aux complaisances qui descendent plutôt qu'elles ne montent. En faut-il des indices ? Ses livres remplis de cyniques sincérités ne sont pas des indices seulement. Pour nous en tenir à l'impression diffuse, je retrouve un peu partout l'état d'âme si bien attribué à *l'Immoraliste*. Celui-ci — par un don de l'esprit qui l'habite — flaire la corruption dans les âmes qui la dissimulent, et il s'en rapproche voluptueusement. Un jour, il a surpris un enfant en train de voler ; sur l'heure, l'enfant attire son désir¹. Lui-même, à la fin de cette belle histoire, rejoint tout à fait son être authentique : il se couche dans la boue tout de son long. Les héros de Gide aiment beaucoup la boue pour s'y coucher ou y mourir ; avec ceci de particulier que la sympathie du lecteur à l'égard de ces mêmes héros (pour autant qu'ils méritent ce titre) semble ménagée² en vue de cet instant propice.

1. Après avoir lu dans le roman le trait que je cite, une sympathie du même ordre attirait un jour jusqu'à Paris, jusqu'à l'auteur de *l'Immoraliste*, qu'à tout prix il voulait voir, un Allemand récemment sorti de prison. Gide lui-même, dans ses *Morceaux choisis*, raconte l'histoire tout au menu. Il nous rend rêveurs.

2. Une exception notable, la fin d'*Isabelle*. Isabelle, finalement avilie, en devient

Vous aimeriez à sortir de là, c'est pourquoi j'abrège : la mystique gidienne¹, développée à partir de ce qu'il appelle son « abnégation », se ramène au goût du péché et de ~~de~~ ^{du} péché. Pour définir le phénomène, je ne saurais m'exprimer en de meilleurs termes que Jacques Maritain traitant la même matière : « Rousseau précipite le cœur dans une anxiété *sans fin*, parce qu'il *sanctifie le refus de la grâce*. » Et encore : « Le désir mis en branle par un Rousseau jette l'intelligence dans un monde infini d'aperceptions, de goûts, d'expériences spirituelles, de raffinements et d'extases — tristes comme la mort en fin de compte, mais dans le moment réelles, — qui ne se découvrent à nous que dans le péché. Plus perfide que le vulgaire attrait du plaisir sensible, il y a une spiritualité du péché. Ce qui tient les neveux de Jean-Jacques, c'est le *goût spirituel* du fruit de la connaissance du mal². »

Avec cette différence entre l'oncle et le neveu, que le premier apportait à son expérience un reste de naïveté, remplacée chez le second par la pleine conscience.

*
**

Nous hésiterions à enquêter plus loin dans le drame que nous venons de retracer, bien que la raison ne se tienne pas encore pour satisfaite. Étant donné l'accident, où est le saboteur ? Étant donné l'illusion, où est l'illusionniste ? Le dernier personnage qui, de derrière la toile, mène tout le jeu nous semblerait intéresser le dogme plutôt que la littérature ; et si notre intention était d'analyser un esprit, le rôle de cet « autre » appartient à un ordre si privé, si intime, que nous l'abandonnerions volontiers, s'il voulait s'en charger, à un exorciste. Mais André Gide n'entend pas la littérature

moins désirable. Je sais qu'en arrivant à ce dénouement, j'eus un mouvement de surprise. Il y a donc de tout dans Gide, qui n'est pas pour les formules, c'est vrai. Mettons aussi que les étalages des *Souvenirs de la Cour d'assises* procèdent d'intentions vertueuses. Pour moi, je n'en sais rien.

1. « Comme tous les mystiques, au surplus, M. André Gide établit une distinction..., etc. » (Paul Souday, *op. cit.*).

2. Jacques Maritain. *Trois Réformateurs*. Le Roseau d'Or, n° 1.

comme nous ; *tout ce qui est de lui est littéraire*, et il tient absolument à épuiser sa vertu de sincérité. Disons donc à notre tour ce que nous savons. *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras*¹. « Voici l'heure, dit Jésus-Christ, où le prince de ce monde va être jeté dehors. » C'est à celui-là que s'« abandonne », dehors, l'intellectuel, l'esthète, le moraliste pervers.

— Le diable existe-t-il donc ? — N'en doutez pas, puisque la foi l'enseigne. L'expérience raisonnée le suggérerait. Une pesée sur le fond le plus secret de notre être moral décèle des formes, des mouvements qui nous étonnent comme ne pouvant nous appartenir. Non, la nature dont nous sommes issus et qui nous instruit n'est capable ni de ces finesses ni de cette persévérance dans une stratégie. Comment ces obsessions directement hostiles aux divines lumières procéderaient-elles de ses mœurs qui sont plutôt ignorantes, indifférentes ? Tout homme de bonne volonté, s'il se recueille, se posera ces questions ; et bientôt il saura reconnaître dans son âme un champ clos ; là se déroule un grand débat dont nous semblons être, pauvres individus, les spectateurs occasionnels, les collaborateurs de fortune, mais aussi l'enjeu.

On peut dire que l'œuvre gidienne renforcée de mainte affirmation corrobore ces probabilités de l'expérience, souligne cette certitude de la foi. Bien que parsemée de légèretés déconcertantes, son ensemble ne peut pas ne pas apparaître extrêmement grave. Elle n'est plus du tout, du tout, une parade de ce satanisme de foire où Barbey d'Aurevilly, où Mallarmé exerçaient leurs maillots ; elle est d'une tout autre venue, et s'adapte savamment à nos délicatesses. Aussi nous sommes tout disposés à la prendre au sérieux lorsque, déjà renseignés sur sa perversité, nous voyons se déceler le subtil esprit qui la manœuvre.

Car, enfin, ce n'est pas moi qui le dis, et ce n'est pas Massis qui l'a inventé, c'est Gide qui le déclare, et assez souvent, et assez clairement, et avec une franchise où il

1. « C'est en ce moment que le Prince de ce monde va être jeté dehors. » (Saint Jean, xii, 31.)

concentre son honnêteté. Il faut avoir sur les yeux le bandeau que porte M. Paul Souday pour ne pas s'en apercevoir, ou sa partialité invincible (car j'ai fini de plaisanter) à l'égard de tout ce qui est religieux pour affecter de n'en rien dire. Parce que Massis a appelé Gide un démoniaque, on ne comprend pas pourquoi M. Souday fait tant d'embarras.

Ou plutôt, on le comprend. Dans le métier de libre penseur, tout n'est pas rose. Voir surgir, du côté où on l'attendait le moins, le dogme que l'on vient d'enterrer ! Un doigt crochu sorti du trou apparaît, tirant après lui au grand jour la foi vivante ! Or, la chose est indiscutable, André Gide croit au démon, pour certaines petites privautés qu'ils ont eues ensemble. Il y croit, il n'y croit pas, — puisqu'il est, lui aussi, libre penseur, — mais sans y croire absolument, il a du moins la loyauté de dire que *ne pas croire au démon est la plus belle victoire que le démon ait remportée sur lui*. Il ajoute une confiance que vous accueillerez avec les égards qu'elle mérite :

Malgré tout ce que j'en pense et que je ne vous dis pas, il n'en reste pas moins ceci : c'est que, dès l'instant que j'admets son existence [du démon] — et cela m'arrive tout de même, ne fût-ce qu'un instant, quelquefois, — dès cet instant, il me semble que tout s'éclaire, que je comprends tout ; il me semble que je découvre l'explication de ma vie, de tout l'inexplicable, de tout l'incompréhensible, de toute l'ombre de ma vie.

(*Journal des Faux-Monnayeurs.*)

Le proverbe est vrai une fois de plus que citait Mistral : « Le diable porte pierre. » Comme ces possédés sur la bouche desquels se recueillent d'éternelles vérités, Gide parle ici avec le croyant le plus orthodoxe. On comprend que M. Souday ne soit pas content, et qu'il passe vite, dur d'oreille, en feignant de considérer du monocle un paysage littéraire qui l'intéresse beaucoup.

Laissons les obstinés à leurs manies ; et puisque A. Gide nous livre la dernière clé du trousseau, servons-nous-en avec la prudence désirable. Je veux ouvrir l'armoire aux fruits. Après les idées, produits d'une réflexion raisonnable, nous inspecterons les créations d'art, beaucoup plus rapprochées de l'homme, plus aptes à naïvement le trahir, à trans-

fuser aussi, hélas ! « l'irréremédiable empoisonnement¹ » à ceux qui y mordent. Mais l'espèce de l'arbre nous prévient de la qualité des fruits.

— « Il me semble que tout s'éclaire, que je comprends tout. » — Il a raison. De cette désolante confession d'une chute transcrite en caractères appliqués, nous ne déchiffrerons proprement l'élégance qui surprend et intrigue, révolte les uns et enchante les autres, qu'en prolongeant le sens de surface par ses dessous déjà connus. De ces eaux miroitantes et lasses où dorment des rellets, la transparence cache une profondeur dont nous avons la mesure.

(A suivre.)

VICTOR POUCEL.

1. « Je ne dus le salut de ma chair qu'à l'irréremédiable empoisonnement de mon âme. » (A. Gide.)